

Zeitschrift: Le rameau de sapin : journal de vulgarisation des sciences naturelles
Herausgeber: Société des Sciences Naturelles de Neuchâtel
Band: 42 (1908)
Heft: 6

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 25.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le Rameau de Sapin

paraissant chaque mois.

Neuchâtel, le 1^{er} Juin 1908.

Pour la rédaction et l'abonnement, s'adresser à M. Aug. Dubois, prof. à Neuchâtel, ou à M. A. Mathey-Dupraz, prof. à Colombier.

Abonnement: fr. 2.50 pour la Suisse et fr. 3.- pour l'étranger; pris dans les Bureaux de Poste: fr. 2.60 pour la Suisse, fr. 3.50 pour l'étranger.

LE CYPRÈS DES TOMBEAUX

(SUITE ET FIN)

Mais il me semble beaucoup plus certain d'admettre que c'est l'art du jardinier qui, dans les derniers siècles, a introduit chez nous, avec la coutume d'orner les tombes, l'habitude de planter des cyprès. L'Anglais Miller (1691 - 1771) fut le grand propagateur des idées d'acclimatation des conifères et publia des travaux remarquables à ce sujet. A son école, des Genevois, parmi lesquels citons Nicolas de Saussure, le père du naturaliste, apprirent la valeur des essences exotiques et acclimatèrent chez nous la plupart des arbres qu'ils avaient admirés en Angleterre. De Genève, où le Cyprès prospérait sur les coteaux de Saconnex, Prégny et Chaunay, on en transplanta dans les villas genevoises de la côte. Puis ce fut le public lettré et savant de Lausanne qui voulut en avoir, et sur les terrasses de la rue du Bourg et dans les cimetières à Saravaux, Clarens, Yverne et jusqu'à Beva, on l'introduisit comme arbre funéraire, très rarement à titre décoratif. Plus tard, de Candolle, qui possédait à Champagne sur Grandson une propriété (actuellement à M. Sequier) où l'on voit encore un très beau cèdre, recommanda probablement le cyprès à ses amis et voisins et c'est peut-être de cette époque que datent les plus anciens des cyprès qu'on voit à Grandson, sur les terrasses du château et au cimetière, ainsi qu'aux environs. Je n'ai pu savoir si la plante dédiée à Pluton existe dans le canton de Neuchâtel. Godet, dans sa 1^{ère} édition (1851), dit à son sujet: « Originaire d'Orient, cultivé partout avec sa variété *horizontalis* », et dans la 2^e (1853): « Fréquemment planté en allées dans les cimetières ». Il serait fort intéressant de connaître les stations jurassiennes du cyprès, comme d'ailleurs toutes celles qui sont au Nord du Gothard. Sa dispersion a été donnée par Regel dans un schéma que j'ai sous les yeux, et la limite septentrionale suisse est indiquée à Lausanne. Mais un point l'indique au N.-O. du lac de Constance, dans le Grand duché de Bade; puis en Belgique, aux environs de Liège et près du 50^e degré de latitude et en Bretagne, où le voisinage du Gulfstream explique sa présence, enfin en Angleterre, où il se rencontre pour les mêmes raisons, mais où il est loin de former les belles silhouettes dressées et sombres que nous lui connaissons aux pays du soleil.

C'est entre les 40^e et 45^e degrés de latitude et dans les pays méditerranéens que le cyprès semble être le mieux acclimaté. Au pied des Alpes bergamasques, des Apennins et des Abruzzes, en Sicile, en Espagne, en Dalmatie et jusqu'au pied méridional du Caucase, il est « at home ». L'île

de Chypre en a pris le nom et l'on sait qu'il y fut introduit par les Phéniciens.

Les poètes antiques nous ont conté que le beau Cyparis, inconsolable de la mort de sa bien-aimée qu'il tua par mégarde, pria les dieux de rendre sa douleur immortelle et que ceux-ci le métamorphosèrent en cyprès. Il est l'arbre des pleurs et des regrets, mais, il est surtout la colonne vivante et merveilleusement belle qui fait valoir les marbres et les statues. Il fut certainement cher à Phidias et à Praxitèle.

Henry Correvon.

UN NATURALISTE QUI POSSÉDAIT LE FEU SACRÉ JOHANN MEIGEN (1764-1845)

Parmi les pionniers de l'Entomologie, on peut citer Johann Meigen, et, sans crainte d'être démenti, le considérer comme un des princes de cette science. Ses études si consciencieuses sur les Diptères sont encore admirées de nos jours pour leur précision. Au lieu d'insister sur des détails, le plus souvent insignifiants, il a inauguré, pour reconnaître un insecte, une méthode plus rationnelle, basée sur l'examen, non pas seulement d'une partie du corps, mais de son ensemble.

Après avoir admiré son ouvrage et ses dessins, j'ai désiré obtenir quelques renseignements sur l'homme



DR JOH. WILH. MEIGEN
1764-1845

et connaître les moyens et les ressources qui lui avaient permis d'atteindre son but. J'ai réussi à dénicher sa biographie dans un recueil scientifique allemand, et j'en ai été si charmé que je désire en communiquer un résumé à titre d'encouragement aux lecteurs du Rameau.

Johann Meigen est né le 3 Mai 1764, à Soligen, et il est mort à Stollberg près d'Oberla-Chapelle, le 11 Juillet 1845, à l'âge de 81 ans. Son père, S. Clemens Meigen était un petit négociant dont toute la science consistait à savoir lire, écrire et compter. La guerre de sept ans, qui éclata peu d'années après la naissance de

Johann, amena des temps difficiles et la ruine de son commerce au moment de la naissance de son huitième enfant. Fort heureusement un petit héritage, quoique bien insuffisant, lui permit de rouvrir son magasin.

Johann fréquenta l'école de la ville dont l'enseignement à cette date était assez piètre. A l'âge de 8 à 10 ans, l'amour de la nature commença à s'éveiller chez lui par la chasse aux pa-

pillons, et bientôt après les mouches et les plantes attirèrent son attention. Malheureusement les rapports des parents avec l'instituteur n'étant pas des meilleurs, Johann dut quitter l'école. Abandonné à lui-même, il utilisa tous les livres de la maison paternelle, hélas! en bien petit nombre.

Un nommé Berger, organiste et instituteur privé, lui donna des leçons de clavecin, de calligraphie et de français à l'âge de 12 ans. Berger ayant été appelé comme maître de français à Mullheim, Johann alla l'y rejoindre après sa confirmation. C'est à Mullheim qu'il vit pour la première fois une collection de papillons bien en ordre et qu'il apprit la manière de les préparer.

En 1779, il retourne à Soligen pour seconder ses parents et fonder une école de français qui dura jusqu'en 1784. Dans cette dernière année, il fut recommandé à un marchand d'Aix-la-Chapelle comme instituteur et passa chez lui d'heureux moments. Ce négociant, nommé Selzer, avait un cousin du nom de Daumhauer, fils d'un négociant en lainages, et qui ne vivait que pour l'entomologie. Meigen fit sa connaissance et vit sa collection de papillons, riche pour l'époque (environ 1200 espèces), ainsi qu'une foule d'autres insectes. Dès ce moment, une inclination prononcée pour l'entomologie se manifesta chez notre Johann et l'accompagna dans les circonstances les plus diverses de sa vie.

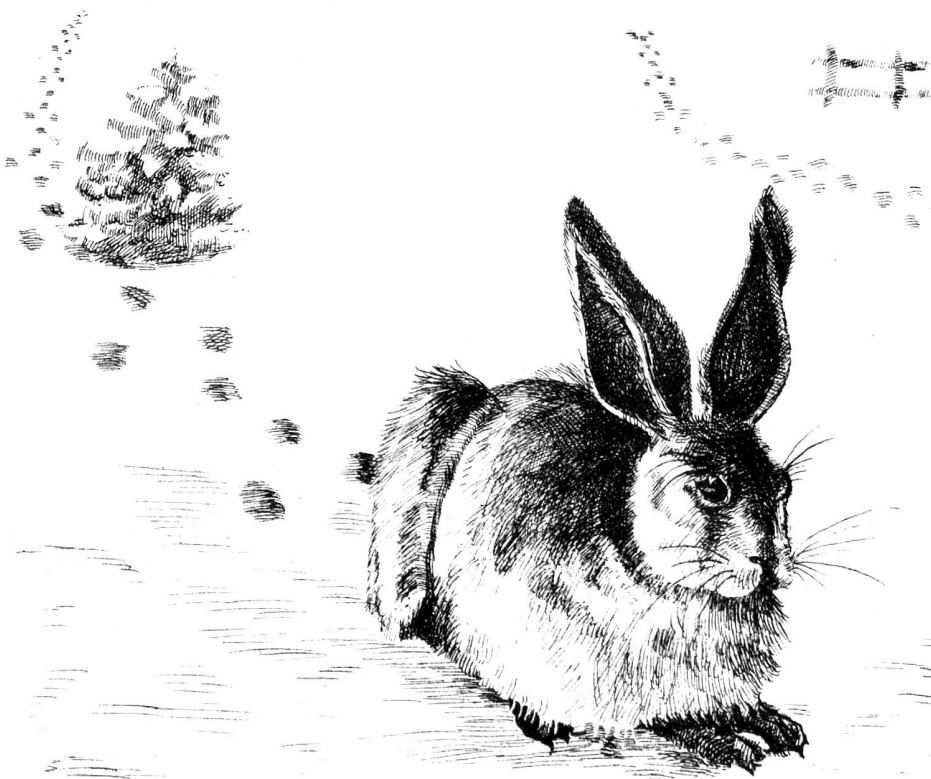
(A suivre.)

B. Jacob.

DESTINÉE D'UN LEVRAUT

(SUITE ET FIN)

— « Tu vois, disait M. Lubin, quand il sera apprivoisé, tu pourras jouer avec lui comme avec Orôlette, ta petite chatte blanche. » Mais Rose n'était pas rassurée. — « Oh! mais sois-tu, Papa, quels yeux il a, il veut mourir, il faut le laisser partir, il n'aime pas rester dans cette caisse! » — « Petite rieuse, répondit le père, il finira par s'habituer, tu verras! »



Hélas! le levraut ne s'habitua pas! Lui! vivre dans une maison, avec des gens! servir de jouet à une fillette! non! non! Toute l'antique sauvagerie de la race se révoltait en lui, il aimait mieux mourir. « Seul victime, oui, songeait-il, mais leur domestique, jamais! » Et il pensait aux milliers de lièvres pendus aux étalages des marchands, les pieds liés, la tête sanglante, l'œil vitreux... et ses yeux, à lui, se voilaient aussi comme à l'approche de la mort. Parfois, un éclair les faisait encore revivre, c'était quand il pensait à la vitesse de ses courses, au bon vent parfumé, au gîte paternel où sa mère inquiète l'attendait sans doute. — « Oh! sortir de cette infâme caisse, sentir l'air frais, s'élancer dans

l'espace infini avec cette rapidité qui a fait du lièvre un animal presque invraisemblable. Toutes les forces de son pauvre corps endolori se tendaient vers ce but impossible. Sa mort seule pouvait le délivrer et il attendait patiemment, tapi dans un coin de la caisse, morne et immobile. Son orgueil de caste souffrait aussi beaucoup du contact de l'ignoble lapin enfermé dans la même caisse que lui. « Quoi ! on l'avait pris, lui, si aristocratique, si flet, un être de légende, pour ainsi dire, inviolable, insaisissable à force de vitesse, lui qui pouvait courir avec une rapidité vertigineuse sans toucher le sol, presque porté par le vent, son ami et son maître..... on l'avait pris et enfermé avec un lapin, sorte de pourceau qui s'engraissait, sauté dans la nourriture et les immondices ! ». A cette pensée, tout son être éclatait de révolte et de souffrance. « Mourir, songeait-il, oh oui ! mourir mille fois plutôt que de vivre ici ! ». La pensée de sa mort prochaine était le seul adoucissement à son affreuse torture. Mais la mort vient lentement quand on la désire. Il ne mangeait rien et s'affaiblissait peu à peu. Le temps s'écoulait dans l'angoisse et l'obscurité ; ce n'étaient plus des alternatives de jours roses et dorés et de nuits enlaidies, c'étaient les ténèbres toujours dans cette cave nauséabonde et humide. Quand la petite Rose venait lui faire sa visite, elle passait sa douce main potelée sur son dos rigide et lui touchait le museau avec un cœur de salade bien délicat, elle apportait du lait et lui en barbouillait les moustaches, mais il ne louchait pas ; on eût dit un levrant de pierre. « Oh ! Papa, disait la petite Rose de sa douce voix plaintive, il n'est pas heureux, le lièvre, il a l'ennui, tu vois, il ne veut pas manger ; permets-moi de le ramener dans la forêt, il sera si content ! ». M. Subin répondait : « Attendons encore, il s'habitue ! et puis, il mangera quand il ne nous verra plus ; tu verras, dans quinze jours, comme il sera apprivoisé, viens, laissons-le ! ». L'amour de la liberté plus fort que l'amour de la vie était une chose que le bonhomme Subin ne pouvait pas comprendre. Grand éleveur de poules et de lapins, il croyait fermement que la faim finit par avoir raison des sentiments les plus fougueux. Sa petite Rose ne le croyait pas ; c'était déjà une petite femme et avec son âme tendre, elle avait l'intuition des souffrances d'autrui, que ce fussent celles d'un être humain ou celle d'un pauvre petit levrant.

Le prisonnier aux longues oreilles passait son temps dans une hébétude morne ; parfois de rapides visions l'enveloppaient comme un voile de flamme et il tressaillait.

Une nuit, il entendit soudain un grand bruissement au dehors ; la maison fut secouée jusque dans les fondements et une rumeur confuse, toujours grandissante, sembla remplir l'espace. Le levrant dressa l'oreille, un souffle d'espoir le fit palpiter..... c'était le vent, oui, il reconnaissait la voix du bandit invisible qui sortait tout à coup on ne savait d'où, et s'en venait secouer les maisons, les arbres, et tout mettre sens dessus dessous. Tout craquait, pliait, gémissait, les volets claquaient, on eût dit que la rafale allait tout emporter. Oh ! oui, le levrant connaissait cela, il se dressa halluciné et vit distinctement l'étendue infinie de la plaine et de la vallée, les champs d'avoine argentée, agités par le vent comme une houle de moire, les arbres balancés furieusement et la galopade du vent invisible qui vous remplissait les oreilles de ses hurlements, vous aveuglait, vous secouait, vous roulait comme une feuille sèche. Au-dessus d'un champ d'esparcette dont les fleurs roses dansaient une sarabande folle, il aperçut des lièvres qui bondissaient comme emportés dans le vertige de la tourmente. Des pétales blancs volaient comme des flocons de neige et c'était un bruit tantôt lointain, tantôt tout proche comme de vagues fanfares aériennes ou des sons de flûte très doux. Oh ! cette pluie de pétales, et ces fleurs roses dans le champ d'esparcette ! comme les lièvres l'ondissaient au-dessus des longues herbes échevelées, les effleurant à peine ! Des feuilles volaient aussi..... d'où venaient-elles ? Le levrant se sentit gagné par le vertige de l'affolante vision ; rassemblant ses forces défaillantes, il s'élança encore une fois contre la paroi de sa prison et tomba inerte..... Le levrant était mort.

L. Fraissard - Guillaume.



CLUB JURASSIEN

La Section du Club Jurassien de Neuchâtel vient de se reconstituer. Dans une assemblée tenue le 18 Mai dernier, elle a nommé son Comité et posé les premiers jalons de son activité. Le Rameau de Sapin salue avec joie la réapparition d'un groupe de clubistes à Neuchâtel et fait les vœux les plus chaleureux pour la prospérité de la nouvelle Section. (Réd.)